

L'ENCHANTEUR

« Tu vois que je ne suis pas morte. Il y avait un grand arbre ; il s'était battu contre le Feu, et il avait perdu. Il était couché par terre, et le Feu avait laissé des abeilles rouges qui le mangeaient. Je me suis approchée parce que c'était joli » de voir l'écorce ainsi soumise, rougeoier et craqueler doucement dans un soupir de fumerolle. Le vent soufflait avec acharnement sur ces langues gourmandes et torrides. Elles s'enroulaient autour des troncs d'arbres rendus cramoisis ou rasaient le sol pour embraser les fourrés. Et soudain, couvrant le bruit des flammes, une plainte lugubre s'achevant dans un hurlement sauvage et sinistre a percé le ciel. La pleine lune avait disparu, cachée par la fumée, et la fournaise intense faisait fuir tout ce qui était vivant. Les animaux, désarmés ne savaient pas où aller. Ils fuyaient terrorisés, le corps tremblant, l'effroi dans le regard. Gagnée par la peur, j'ai fait de même. »

Cachée à l'abri d'un rocher, la terre encore un peu humide m'avait permis de creuser un trou pour m'enfouir et me protéger. Grâce au vent, des feuilles mortes me rendaient invisible. Soudain, le vent violent a disparu et s'est transformé en douce caresse. Mais le Feu, rendu plus calme, continuait lentement et assidûment son festin destructeur.

Et puis le jour s'était levé, les pompiers avaient envahi la clairière, de ma cachette j'entendais hurler les sirènes, les ordres et les contre-ordres, le bruit des tuyaux traînés sur le sol et le jaillissement de l'eau sur les flammes. La chaleur devenait moiteur, je sortais du trou d'où je m'étais enfouie dans l'espoir de me rafraîchir. J'essayais de me faire discrète. Une flaque d'eau ferait l'affaire, je me dirigeais vers elle en prenant le risque d'être découverte. Et là, ta grande main gantée me soulève dans l'espace et tu me regardes. Prise au piège, je gesticule mais je ne peux rien faire. Il me sourit, me caresse délicatement, soulagé de me voir vivante.

« Tu vois que je ne suis pas morte » répétais-je.

Mes yeux te parlent mais tu ne les entends pas ! Tu préfères palper mon corps, voir s'il n'a subi aucune blessure ou brûlure de ces flammes voraces.

Il appelle ses collègues sur un ton joyeux. Très heureux de m'avoir découverte, il m'inspecte sur toutes les coutures et enfin, me repose doucement sur le sol.

« Tu en as de la chance d'être encore vivante ! Comment as-tu fais pour survivre dans un pareil brasier. Té, bois un peu d'eau, ça va te remettre sur pied. » Un de ses collègues, va chercher son casse-croûte, trouve une feuille de salade et me la pose délicatement sur le sol. Apeurée de voir tous ces géants autour de moi, je rentre ma tête et mes pattes, je ne bouge plus, espérant qu'ils vont partir et me laisser tranquille. La feuille de salade est tentante et je me risque à sortir la tête pour la mordre. Je les sens tellement heureux de me voir, moi, tortue d'Hermann. Un être vivant qui apparaît dans ces cendres !

Au loin, des ordres fusent : « Tous dans les camions, deux gars en surveillance ici ! »

Dépités d'être obligé de me quitter, ils s'en vont à regret. Dans un ronflement de moteurs et de crissement de pneus, les voilà qui repartent, me laissant avec deux géants qui ratissent et arrosent le sol d'où s'échappent encore des fumées et des odeurs de brûlé.

Malgré le soleil, tout est gris ou noir, des arbres par terre et surtout ce silence de plomb troublé par le bruit des pas des pompiers qui marchent dans la cendre.

Je regarde la clairière, effarée, je ne la reconnais pas. Pas un oiseau sur les branches, pas de petite souris sous les feuilles. Autour de moi ce n'est que désolation.

Les doux parfums de la forêt ont disparu, remplacés par cette odeur suffocante de bois carbonisé. Je suis vivante dans une forêt morte !

Je me souviens des jours heureux.

Au fin fond des Maures, à l'abri des châtaigniers, des chênes-lièges et des pins parasols. Au gré des saisons, je me régale de plantains, de pissenlits et d'autres bonnes choses. De temps en

temps, j'aime me promener dans les ruines de l'ancien monastère et boire dans le bassin bien caché dans les feuillages.

Hélas, mes terreurs de la nuit passée remontent à la surface. D'où venait ce long cri sinistre, ce hurlement sauvage qui déchirait le ciel aux couleurs de l'enfer ?

Un humain, surpris par l'incendie, encerclé par les flammes cruelles, ne lui laissant aucune chance de s'échapper ?

Non loin de là, j'entends les deux géants, Sébastien et Laurent qui parlent entre eux.

« Avec les violentes bourrasques de cette nuit, le Feu a enflammé toute cette partie de la forêt. Heureusement, le vent s'est calmé. Nous avons passé toute la nuit à protéger les habitations situées plus bas. Le chef affirme qu'à l'an que ven, des avions viendront larguer de l'eau au-dessus des flammes pour les éteindre, j'ai du mal à y croire. » dit Laurent

« Oui, ils appellent ça des canadiens, ils seront effectifs dans deux ans. » Lui répond Sébastien qui rajoute, inquiet :

« Tu as entendu, comme moi, ce hurlement dans la nuit ? Ce cri était si intense qu'il m'a donné la chair de poule. »

« Certainement un animal affolé par les flammes. Mais cherchons le départ et les causes de l'incendie. » lui répond Laurent d'une voix rassurante.

Ils arrivent, enfin, tout en inspectant autour d'eux, aux ruines du monastère.

Soudain, nos deux pompiers s'arrêtent surpris. Devant eux, sur les graviers un grand cercle et à l'intérieur des restes de cendres encore chaudes. Ils se regardent effarés. L'incendie est parti de là.

Ils ne voient pas arriver Fanette. Toute de noire vêtue, voûtée, les cheveux blancs ramassés à la hâte en chignon laissant échapper des mèches le long de son visage halé par le soleil et le vent. Les yeux couleur de jais remplis de larmes, elle marche difficilement et enfin se laisse tomber sur un muret, face aux jeunes pompiers, essoufflée d'avoir grimpé jusque-là.

« Comme je suis heureuse de vous voir, je cherche Marius, mon petit. Je l'ai attendu toute la nuit, et ce matin, il était toujours absent. J'espérais le trouver dans les ruines. Je sais qu'il y va souvent. Vous le connaissez mon pauvre Marius, renfermé, parlant peu, il ne ferait pas de mal à une mouche, peuchère. »

Je m'étais rapprochée doucement sans faire de bruit, pour écouter les plaintes de la pauvre vieille. Je la connais bien la Fanette, au fil des saisons, je la vois ramasser châtaigne, champignons, pommes de pins, asperges sauvages et j'en oublie.

Sébastien et Laurent la réconfortent, puis vont inspecter les ruines dans l'espoir de retrouver son fils et d'en savoir un peu plus sur ces cendres encore chaudes.

Ils avancent lentement vers l'ancienne chapelle à moitié délabrée sans prononcer une parole.

Des gémissements et des cris plaintifs parviennent à leurs oreilles, et là dans la pénombre, ils aperçoivent Marius allongé sur le sol l'air sombre, au regard fuyant. Des soubresauts secouent son corps, il gémit de douleur en étouffant des sanglots. Ses vêtements sont en lambeaux, noircis par le feu. En voyant les brûlures sur ses jambes, nos deux pompiers se précipitent vers lui.

Marius a un mouvement de recul et de peur en voyant Sébastien et Laurent venir vers lui. En sueur, hébété il tient des propos incohérents. Fanette, heureuse qu'il soit vivant mais affolée de le voir dans cet état, s'avance vers lui pour le rassurer. D'un geste violent, il la repousse et se met à hurler :

« Ne me touchez pas, je ne vous connais pas, laissez-moi tranquille !!! »

Voyant son état, Laurent, décide de se rendre au village chercher du secours. Il se fait tard, le soleil descend doucement à l'horizon. Le crépuscule assombrit la végétation. Tout est silencieux. Inquiet de se retrouver seul dans cette forêt au silence étourdissant, il presse le pas. Personne n'est venu les relayer, les collègues doivent être très occupés pensait-il. Je ne suis plus très loin du village. Je vais chercher le médecin pour soigner Marius. Des bruits de branches l'obligent

à se retourner. Il sent un frôlement mais il ne voit rien. La peur l'envahit, il prend les jambes à son cou et dévale la pente à toute vitesse. Blanc comme un linge et le cœur au bord des lèvres, il arrive au village.

A la caserne, Laurent raconte au pompier de garde, la découverte de Marius blessé dans la chapelle et des cendres encore chaudes dans les ruines, peut-être la preuve du départ du feu de la nuit dernière. Immédiatement, on envoie un véhicule de secours vers l'ancien monastère.

Je les rejoins dans la chapelle au moment où Marius, retrouvant ses esprits, racontait sa nuit passée :

« Hier soir, je suis monté dans les ruines. J'aime venir dans cet endroit. J'étais heureux et tranquille dans la tiédeur de la nuit étoilée. Brusquement, un froid glacial a parcouru mon corps. Je frissonnais tellement que je décidais de faire un feu. Et soudain, un énorme coup de vent ! Des flammes gigantesques sont montées dans le ciel et subitement, une silhouette est apparue et a hurlé. Un cri terrible, long et tellement sinistre ! Les mains sur les oreilles pour ne pas entendre, je me suis enfui dans la forêt, poursuivi par les flammes. J'étais tétanisé !

Encerclé par le feu, j'ai arraché une branche brûlante pour l'étouffer.

La fumée me faisait suffoquer, j'ai dû battre en retraite et venir me réfugier dans la chapelle. A l'abri, mais épuisé, des brûlures sur les mains et les jambes, je me suis couché à même le sol.

Je ne l'ai pas entendu arriver. »

« Qui ça ? » lui demande Fanette effarée

« Le fantôme, il est passé devant moi, ignorant ma présence, en chantant du latin, comme à la messe. Apeuré, je n'osais bouger. Quelques heures plus tard, il est revenu. Il s'est agenouillé à mes côtés pour prier. De fatigue, je me suis endormi. Quand je me suis réveillé, il avait disparu et vous étiez là, à mes pieds. En vous apercevant, j'ai cru voir d'autres revenants ! »

Apeuré, le cœur battant et les mains glacés, Sébastien se souvient des histoires que lui racontait son grand-père. Autrefois, un monastère existait à cet endroit. A la révolution, les religieux, appelés chartreux, durent s'enfuir, laissant les bâtiments abandonnés devenir des ruines.

Dans la pénombre, et dans un silence total, des bruits de pas résonnent dans la chapelle.

Soudain il apparaît. Robe de bure blanche et visage caché sous une capuche, les mains jointes et tête baissée. Il avance lentement, la démarche pesante. « C'est le fantôme de cette nuit » chuchote Marius d'une voix tremblante.

Il s'arrête devant le petit groupe effrayé. Un chat au pelage gris bleuté s'est blotti dans les plis de sa bure. Le félin au regard orangé est attentif à leurs moindres faits et gestes. Le moine les salue en penchant la tête. Un halo de lumière se dessine autour de lui et une voix au timbre profond se fait entendre.

« Le voir en ruines me désole. Le voir reconstruit serait ma plus grande joie. Ainsi, je retrouverai la paix et ne reviendrai plus hanter mon monastère. »

Soudain, un bruit de moteur vient d'un coup briser cet instant grave et surnaturel.

Laurent est de retour avec les secours.

Le moine se volatilise dans un brouillard de fumée laissant le groupe abasourdi.

« Si on ne veut pas passer pour des fadas, on va éviter de parler du fantôme. » chuchote Sébastien en les voyant arriver.

Le temps passe, les saisons défilent et les traces de l'incendie s'effacent doucement.

Quant à moi, petite tortue, je suis toujours là. Je me promène au milieu des châtaigniers et des chênes renaissants. De temps en temps, je vais du côté du monastère.

J'ai fait des yeux de gobi quand j'ai vu les ouvriers le reconstruire !

La restauration de la chartreuse terminée, à la nuit tombée, je m'aventure dans le cloître. Et là, cachée derrière un pilier, j'aperçois ce chat au pelage bleuté et au regard orangé inspecter à pas feutrés tous les moindres recoins de la bâtisse. Satisfait du travail achevé, le félin s'étire en ronronnant puis disparaît dans un nuage de fumée.